

ALAIN ROBBE-GRILLET

UN RÉGICIDE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1978 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0233-3

Un régicide est mon premier roman. Achevé en 1949, il fut aussitôt soumis à un grand éditeur parisien, et fort aimablement refusé. Je travaillais alors comme ingénieur de recherches à l'I.F.A.C. (Institut des fruits et agrumes coloniaux). Rentrant des Antilles au début de l'année 1951, après un séjour consacré à l'étude sur le terrain de quelques parasites du bananier (cercospora musae et cosmopolites sordidus), je retrouvai mon manuscrit qui avait échoué, après divers errements, sur la table des Éditions de Minuit. Cette maison se montrait intéressée. Je coupai court à ses hésitations : j'écrivais un second livre, disais-je, et pensais que celui-là emporterait la décision facilement. Ce fut le cas : Les gommes, terminé à la fin de 1952, fut publié aussitôt. Je pensai pouvoir alors faire paraître Un régicide, livre plus difficile d'accès. Mais, le relisant, il me sembla nécessaire d'en revoir d'abord le texte. Et, de nouveau, je préférerais me consacrer entièrement au récit qui m'occupait désormais l'esprit : Le voyeur. Plus le temps passait, plus je

UN RÉGICIDE

trouvais de retouches à faire au premier ouvrage; et moins il m'apparaissait opportun de rompre à son profit le cours de travaux qui découlaient directement l'un de l'autre.

C'est seulement en 1957, après avoir publié La jalousie, que je m'attaquai à cette révision. Sur la première page, je corrigeai deux mots, vingt sur la seconde, un peu plus encore sur la troisième. A partir de la cinquième, je récrivais le texte entièrement. A la dixième, je m'arrêtais devant l'absurdité de l'entreprise; et je composai Dans le labyrinthe. Aujourd'hui, je prends le parti de livrer au public mon roman tel qu'il était, ou presque : avec seulement quelques menues corrections de ponctuation, de vocabulaire ou de syntaxe, deux ou trois par page environ. Une seule de ces modifications est importante, le changement de prénom du héros : Philippe, devenu Boris en 1957. En effet, le travail de réécriture accompli cette année-là a été conservé ici, si bien que le texte qui va de la quatrième à la neuvième page ne peut être considéré comme d'origine.

A. R.-G.
juillet 1978.

« On eût dit que cet homme traversait la vie sans laisser de trace... et l'on peut même prétendre qu'il ne faisait pas de victimes. »

S. Kierkegaard (*Le Journal du Séducteur*).

I

Une fois de plus, c'est, au bord de la mer, à la tombée du jour, une étendue de sable fin coupée de rochers et de trous, qu'il faut traverser, avec de l'eau parfois jusqu'à la taille. La mer monte, par vagues soudaines venant en même temps de plusieurs côtés et se mêlant en dangereux remous. Par endroits, une surface plus égale, recouverte seulement d'une mince nappe liquide, permet un instant de course; mais c'est ensuite, entre deux parois rocheuses, un passage où l'on risque à tout moment de perdre pied, au milieu des entonnoirs creusés par la mer; souvent même il faut rebrousser chemin pour chercher une autre issue, avant que la nuit ne soit tout à fait noire, mais l'eau plus haute et plus agitée rend la retraite encore plus périlleuse. Il n'est pas question d'essayer de nager dans ce tumulte. Il n'est pas question, non plus, d'hésiter longtemps sur la voie la meilleure. De toutes parts le niveau s'élève, les lames déferlent, la puis-

sance des courants grossit. Et quand tout retour en arrière est devenu clairement impossible, le sable en pente douce de la grève apparaît enfin. Les membres tremblants d'avoir échappé à cette violence, je gravis le raidillon qui mène à la dune.

Il fait jour maintenant, mon corps est sec, derrière moi la mer est calme et sans piège. Le parcours, fixé à l'avance semble-t-il, s'achève, cette fois encore, par quelque chose qui ressemble à une victoire, mais tellement provisoire, fragile, incertaine, qu'on chercherait en vain le signe qui la marque, si bien qu'aucune joie ne vient me reposer de mes travaux.

Le ciel est couvert, uniforme et bas; la lande est toute grise dans le petit matin. J'ouvre la fenêtre pour chasser le brouillard du demi-sommeil, mais c'est à peine si un peu d'air pénètre dans la chambre. Dehors il ne fait, comme à l'ordinaire, ni froid ni chaud.

Peut-être ce voyage n'est-il pas terminé, peut-être la grève que je viens d'atteindre n'est-elle encore qu'une halte, sur un itinéraire qui n'est pas près de prendre fin; aussi n'était-elle pas éclairée du poteau blanc de l'arrivée, et je vais devoir passer de nouveau à travers les tourbillons et l'écume. J'ai encore des tonnes de sable à remuer; si le jour brille d'un aussi pâle éclat, c'est qu'il est donné seulement pour quelques heures au milieu des ténèbres... Ou bien,

peut-être, aurait-il fallu se laisser submerger par les vagues, emporter comme un noyé hors de cette chambre qui me prend peu à peu mes forces, ma volonté, ma vie, loin de ces landes où croupissent lentement des plantes exténuées, sous un ciel que le soleil n'arrive pas à percer du moindre rayon.

Alors, j'aurais, enfin, découvert la terre... la terre ferme... peut-être... une étendue de sable fin, coupée de rochers...

Le héros se retourna. Maurice... Moritz... Boris... Il se retourna dans son lit, pour regarder de nouveau le gros réveil rond, sur la table de chevet : les aiguilles avaient à peine bougé, il n'était même pas huit heures et demie. Et Boris, avec regret, se rappela qu'il s'était couché tôt la veille, qu'il était inutile par conséquent d'essayer de se rendormir. Il aurait été commode, cependant, puisque l'usine n'était pas là pour absorber minute par minute la journée, de remplir ce grand vide jusqu'au lendemain par trente ou quarante heures de sommeil; mais il ne fallait pas y songer, tant les possibilités étaient limitées dans ce domaine : onze ou douze heures, on ne pouvait espérer plus. Et puis, ça n'aurait pas été tout à fait une solution.

La radio des voisins parlait, égale et terne, comme si le speaker lisait un livre sans intérêt pour lui ni pour personne, peu sûr d'ailleurs que quelqu'un l'écoutât. La voix de femme, à l'étage au-dessous, chantonnait par intermittence un air impossible à identifier. Des cloches sonnaient une messe. C'était dimanche.

Étendu sur le dos, les draps à moitié rejetés vers les pieds, Boris se mit à étudier, à tenter de localiser surtout, afin de la chasser plus facilement, cette sensation désagréable qui l'envahissait comme chaque matin, prenant naissance dans la tête et gagnant peu à peu tout le corps, jusque dans les jambes et les mains; cela devenait vite insupportable et le forçait, le plus souvent, à sortir du lit. C'était l'impression de quelque chose d'absolument lisse et plan qu'il aurait mâché comme un morceau de caoutchouc, mais sans parvenir à en altérer la forme, sans entamer sa parfaite régularité, bien qu'il lui fit en serrant les mâchoires épouser les contours des dents, adhérer même à leur surface; on eût plutôt dit que les dents, par contamination, fussent devenues toutes plates elles-mêmes, incapables désormais d'agir sur rien, à plus forte raison sur cette matière inerte où la moindre prise ne pouvait être qu'illusoire.

Puis, brusquement, alors qu'elle venait juste de se

fixer au niveau des premières molaires, la surface unie du lac se brouilla d'un seul coup, pour se transformer en une ligne de vaguelettes stylisées, aux courbes identiques se répétant à intervalles fixes, qui défilaient de droite à gauche d'un mouvement uniforme, assez lent, continu, dont nul accident ne venait plus troubler la monotonie.

Boris ne fut pas pris au dépourvu par ce changement soudain, auquel il était maintenant habitué. Il demeura une longue minute sans bouger, attentif, à contempler le spectacle. Mais il fallait faire quelque chose : la frise des crêtes successives aux formes immobiles, qui poursuivait sa procession exaspérante, paraissait en même temps contenir une menace, comme si une rupture imminente, un enchevêtrement subit du dessin, allait déclencher quelque cataclysme. La parade était d'ailleurs connue : Boris, méthodiquement, se passa la langue de gauche à droite sur le devant des incisives supérieures, à de multiples reprises, jusqu'à ce que les petites vagues fussent complètement chassées de sa bouche. Mais, sans qu'il y prît garde, elles se réfugiaient à mesure dans l'arrière de son crâne, juste au-dessus du cou, en un endroit difficilement accessible, d'où les déloger devenait une entreprise autrement considérable. Lorsqu'il s'en rendit compte, c'était déjà trop tard.